

Colette Ollivier-Chantrel

L'Emblondie

Roman

« Il y a les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer. »

Aristote

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

À l'époque où le nouveau port de plaisance de Saint-Malo¹ n'était qu'un projet à l'étude, l'anse des Sablons représentait un merveilleux mélange de sable, de galets, et de blocs de granit pailletés de mica, où le soleil se mirait depuis quelques millénaires. Algues, poissons et crustacés vivaient encore en liberté au rythme des marées. Jusqu'à un matin de printemps gâché par un vacarme inquiétant : grondements de moteurs, explosions de rochers éclatés, morcelés, roulés, puis déversés dans des bennes gigantesques. Des bulldozers énormes entaillaient la falaise, désensablaient la grève, bouleversant sans vergogne ses souvenirs de poussin. Gouvernant ce champ de bataille comme un célèbre Corse, celui d'Austerlitz, un petit Breton trapu, buriné et barbu s'agitait en tous sens, hurlant ses ordres, et trépignant quand ils étaient mal exécutés : l'ingénieur Olivier Karvalho, dit le commandant.

Un jeune blafard à peine sorti de l'école polytechnique, mains molles et regard torve, ayant tenté de substituer sa propre théorie à vingt ans d'expérience avérée, l'ingénieur explosa. Sans élan, sans appui, il décolla du sol à cinquante centimètres, uniquement soustrait à l'attraction terrestre par son indignation : « *Comment ça, la houle n'est pas conforme à vos calculs ? Mais, bougre d'andouille, si on les suit, vos foutus plans, la grande digue va céder ! À quel hôtel êtes-*

¹ *Saint-Malo* : aussi appelée la cité corsaire, ville portuaire d'Ille-et-Vilaine, côte Nord de Bretagne.

vous logé ? Un conseil : changez d'étage, parce qu'avec vos âneries, la prochaine marée va engloutir le premier étage jusqu'aux plinthes du second ! »

On n'a pas revu ce théoricien. Olivier, acteur important de la conception de ce port, avait ainsi éliminé, à mesure de la construction, tous les problèmes majeurs, matériels et humains qu'il appelait *les empêches*, et qui tentaient de le faire dévier de son éthique : « *Tout drrrrêtt sans deuviuteu² !* »

Le port des Sablons a belle allure. Abrisé des vents d'ouest/nord-ouest — prédominants ici — par une digue en partie naturelle d'un côté, un môle élégant en beau granit de l'autre. Un seuil d'environ deux mètres de hauteur maintient en permanence le bassin à flots, épargnant aux bateaux les poses affligeantes que l'échouage inflige. Les passerelles métalliques reliant les pontons flottants au quai qui les surplombe descendent et remontent en fonction des marées. Coulissant autour des pylônes qui les traversent, chaque ponton entraîne cent vingt navires de plaisance — soixante sur bâbord³, autant sur tribord⁴ —, avec leurs soixante catways⁵. Le quai sud du bassin est souligné d'une frange de sable, en contrebas de vieilles maisons étroites serrées les unes contre les autres. À l'heure du couchant, quand les derniers rayons allument dans leurs fenêtres de furieux incendies, leurs frieuses façades aux couleurs de l'austère se fardent quelquefois de l'ocre un peu rosé des demeures italiennes.

²*Tout droit sans dévier* : en patois gallo d'Ille-et-Vilaine.

³*Bâbord* : désigne toute la partie gauche d'un bateau, considéré depuis son arrière vers son avant, et par extension tout ce qui, alentour, se trouve du même côté.

⁴*Tribord* : toute la partie droite d'un bateau, considéré depuis son arrière vers son avant, et par extension tout ce qui, alentour, se trouve du même côté.

⁵*Catway* : appontement étroit sur flotteurs, permettant chacun l'accès à deux embarcations, fixé perpendiculairement à l'appontement central (ponton ou quai).

La hiérarchie complexe qui préside à la vie des pontons tient compte de la taille des bateaux, de leur superficie de voilure, de la puissance réelle du moteur, et surtout de son marin. Par exemple, malgré des dimensions somme toute modestes, c'est le Fodrêkon qui domine, puisqu'il appartient au commandant Karvalho, qui s'il n'a pas officiellement le grade de commandant, en fait office par son sens de la mer, des bateaux et des hommes. Surtout, de tout ce ponton, lui seul a construit presque entièrement son bateau.

Malgré les anodes fixées près de son hélice, sa coque en aluminium lui interdit la proximité du métal d'un pylône armé sous peine d'électrolyse. Olivier Karvalho conjurant les problèmes par une infinité de « *On ne sait jamais* », il avait obtenu une place à bonne distance. Son Fodrêkon est robuste, ovale de deux mètres cinquante, étiré sur huit mètres, grand-voile blanche pliée sur la bôme, foc cobalt serré sur l'enrouleur, pont bleu ciel. Les superstructures et la largeur du roof témoignent du souci qu'a eu son concepteur : assurer le confort intérieur sans nuire à l'aérodynamisme ni aux performances. Ce dosage subtil montre que, s'il préserve le plaisir de fendre les vagues par bonne brise portante, le marin privilégie la sécurité. La peinture, écaillée par endroits, de sa coque outremer trahit ce qu'il a affronté de forts coups de vent et traversées houleuses entre deux carénages⁶. En revanche, le vernis des mains courantes⁷ et chaumards⁸, et le parfait enroulement des cordages et filins prouvent le soin constant apporté à son entretien. D'ingénieux ajouts (vide

⁶ *Carénage* : Le carénage consiste à débarrasser la carène (partie immergée de la coque d'un bateau) des coquillages, algues et salissures qui s'y collent, et vérifier son intégrité.

⁷ *Main courante* : rampe, horizontale, verticale ou inclinée, que l'on cramponne d'une main (ou deux) pour éviter de glisser ou tomber.

⁸ *Chaumard* : pièce d'accastillage permettant de guider une amarre entre le pont du bateau et le taquet du ponton ou l'anneau d'une bouée.

circulaire dans le banc-coffre arrière pour la canette de bière du barreur, saucisse sèche suspendue au centre de la cabine en guise d'indicateur de gîte, etc.) illustrent l'esprit inventif de l'artisan-skipper.

Aux bleus du Fodrêkon répondent le faux blanc et le beige d'un bateau qui s'était glissé un jour jusqu'à l'emplacement 30, sans bruit ni remous entre deux vedettes bruyantes ; c'est sans doute pour ça que personne ne s'en était aperçu ; il était là, voilà tout. Doté de 22 m² de toiles enroulées, d'un gros diesel in-bord, et d'un petit hors-bord crachotant à l'essence, ce voilier de sept mètres avait d'abord été qualifié de *Pêche-Promenade*, ou de *Fifty-fifty* par les esthètes, puristes et faux sportifs qui déambulent sur les pontons. Plus tard, les mêmes reconnaîtront qu'il remplit son contrat dans la limite des vingt milles des côtes que lui assigne la maréchaussée maritime, tantôt fendant les flots à la voile, tantôt lascif au gas-oil attirant le maquereau. Vite devenu propre et élégant par les ajouts de contreplaqué acajou pour le roof et les panneaux de cabine, le Shervoo s'est si bien intégré que l'on se souvient à peine du temps d'avant lui.

Si tout semble les opposer, ils sont destinés à souligner mutuellement leurs caractères respectifs. Le Fodrêkon sent l'aristocratie hauturière⁹, l'architecture artisanale qui fuit les définitions ; le Shervoo fleure le roturier frileux d'avant-port, le moule de série monté à la chaîne qui ignore les finitions. Au début, la modestie et la discrétion de ce bateau et de son marin intriguaient : « Qu'avaient-ils à cacher, ces étrangers ? » La suspicion céda le jour où le commandant les adouba...

⁹ *Zone hauturière* ou *haute mer* : au-delà des zones territoriales réservées à la plaisance, à la pêche.

Ce matin-là, après une nuit pluvieuse, une haute et mince silhouette avait frappé à un hublot du Fodrêkon. Très concentré sur le nouage d'une épissure¹⁰ délicate, Olivier Karvalho était sorti de la cabine du Fodrêkon, l'extrémité du filin entre les dents, l'Opinel à la main, agacé qu'on le dérange.

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous voulez ?

– Excusez-moi de vous importuner, mais... m'autoriseriez-vous à débrancher votre prise de la borne électrique pour que je mette en route ma perceuse ?

– Faites donc ! Et n'oubliez pas de rebrancher la mienne après...

Olivier n'avait pas terminé sa phrase parce qu'il venait de croiser le regard de l'inconnu : deux yeux grands ouverts sur l'existence le scrutaient, à la fois interrogateurs, confiants et amusés. Il avait alors détaillé un peu plus le bonhomme. Silhouette dégingandée, jambes minces, épaules larges sur un torse développé, mains et bras longs aux veines saillantes lui firent penser : « *Des mains de sage-femme. Armé d'une perceuse, il pourrait trouer le ponton, transformer son bateau en passoire à nouilles ou faire un hachis de phalanges.* » Intrigué, il lui avait tendu sa courte et puissante poigne de marin Breton, à paume calleuse, peau tannée de soleil, durcie de sel et striée des cicatrices creusées par la relève des lignes à maquereau.

– Bonjour ! Olivier Karvalho.

– Bonjour ! Ghislain Cédrat, heureux de vous rencontrer. J'ai acheté ce bateau dans le Finistère il y a quelques jours, et il a

¹⁰ *Épissure* : remplace solidement et joliment le nœud qui joint deux extrémités de cordage. La technique consiste à en séparer les brins avant de les réinsérer par un habile tressage. La plupart étant désormais en matière synthétique, c'est en faisant fondre à la flamme leurs extrémités qu'on les solidarise de façon invisible. Autrefois, quand les cordes étaient en chanvre, on obtenait le même résultat avec de la cire ou de la paraffine fondue.

été conduit avant-hier soir à cet emplacement, presque en face du vôtre.

Olivier observa Shervoo et l'apprécia en connaisseur.

– C'est une bonne série ; des modèles solides qui avancent bien, mais qui remontent un peu difficilement au vent. De quelle année ?

– Oh ! Il n'est pas neuf, seize ans, mais entièrement révisé au chantier. Tout semble en état, sauf qu'avec la pluie de cette nuit, je me suis aperçu qu'il y avait une fuite par un hublot mal fixé ; il faut que je fasse un trou pour ajouter une vis.

– Hou là ! Ça, c'est le genre de bricolage où le gars qui serait deux aurait plus de chance de garantir une finition propre et une parfaite étanchéité... un coup de main peut-être ?

– Très volontiers, mais je ne voudrais pas vous...

– Pensez-vous ! Juste le temps de stopper mon épissure à la flamme. Allez devant, je prends mon matériel ; ce n'est pas que je n'aie pas confiance en vos instruments, mais je connais les miens.

Le commandant était ressorti de la cabine deux minutes plus tard avec son énorme boîte à outils de professionnel, puis s'était présenté sur le catway du Shervoo.

– Permission de monter à bord ?

– Permission accordée ! Désolé, avait dit Ghislain Cédric en attrapant la caisse tendue, je n'ai pas mon sifflet de bosco pour saluer votre arrivée ; je ferai mieux la prochaine fois.

Enjambant le plat-bord du Shervoo, Olivier s'était dit avec un petit sourire : « *Ce gars-là connaît les usages ; c'est plutôt bon signe.* »

– Faites-moi voir vos outils.

Impressionné par la boîte métallique du commandant, il avait désigné un sac en toile au fond duquel rouillaient en toute

quiétude un marteau, un tournevis plat, un cruciforme, et une pince multiprise assurés de n'être pas souvent dérangés. À côté gisait une perceuse, munie d'une mèche inapte à percer quoique ce soit de résistant.

– Où sont les autres mèches ?

– C'est la seule que j'aie ; elle était montée sur l'embout quand je l'ai achetée.

Le sourcil droit goguenard, et le gauche apitoyé, Olivier Karvalho s'était dit : *« J'avais raison ; ce gars-là est sûrement doué pour beaucoup de choses, mais sûrement pas pour le bricolage ; va falloir l'initier ! »* Ils parvinrent à fixer le hublot du Shervoo dans les règles de l'art, c'est-à-dire sans avoir éclaté le verre ni fissuré le plastique autour. Voyant qu'il était près de midi, il avait proposé : *« Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc déjeuner à bord du Fodrêkon... »*

Ghislain Cédrat aurait préféré inaugurer cette journée solitaire, mais il n'avait pas osé refuser. La personnalité de ce petit homme sympathique l'avait conquis ; il s'était dit que les conseils d'un vrai marin l'aideraient à raviver des souvenirs vieux de trente ans. Il n'avait plus navigué sur un voilier depuis sa jeunesse. Plus tard, il avait choisi la commodité d'une vedette modeste pour ne pas se préoccuper des vents, et s'éloigner rapidement du reste des humains. Ancré dans une crique isolée, il pouvait enfin communier avec les bruits de la mer, les cris des oiseaux, l'odeur des algues et les rochers.

Après avoir frappé de nouveau au hublot de la cabine où le commandant préparait l'apéritif, le skipper du Shervoo pénétrait pour la première fois dans le carré du Fodrêkon sans savoir qu'il y reviendrait très souvent. Spontanément, sincèrement, il avait admiré l'intérieur lambrissé de contreplaqué marine, teinté chêne clair, le velours bleu des coussins,

l'arrondi de la porte de communication avec le poste avant. Il avait noté, surtout, le rangement soigneusement étudié des instruments de bord, qui permettait de les avoir tous à portée de main sans encombrement.

– Vous avez tout fabriqué vous-même ?

Le commandant, heureux et flatté, avait raconté l'acquisition de la coque nue, l'aménagement progressif sans la moindre concession à l'improvisation. Ghislain songeait que ce carré reflétait parfaitement la personnalité de son concepteur : sûr, précis, confortable, fonctionnel, ingénieux.

– Ça a dû nécessiter une infinité de calculs...

– Pour ça, oui ! Pour les idées générales, j'utilise volontiers le pifomètre, mais pour la réalisation, surtout à bord d'un bateau, je fais plutôt confiance au *micropoil de fusoir*¹¹. Une erreur d'un simple quart de couille de mite peut engendrer de grandes catastrophes !

Olivier avait exprès répondu sentencieusement pour tester le parisien... Après deux secondes d'hésitation, celui-ci avait éclaté de rire, réussissant à son insu la deuxième épreuve d'admission à bord du Fodrêkon.

Pour le déjeuner, après avoir disposé sur la table assiettes, verres, fourchettes, panier à pain et terrine de maquereaux au vin blanc, Olivier Karvalho avait lancé son premier coup de sonde pour jauger son invité :

– Voyons si vous êtes un vrai commandant...

– Vous voulez savoir si j'ai mon couteau. Oui, j'en ai toujours un sur moi.

Sans s'émouvoir, Ghislain Cédrat avait mis la main dans sa poche, sorti son Opinel, et ouvert la lame en tapant le manche

¹¹ *Micropoil de fusoir* : cette expression inventée par Olivier Karvalho résume tous les outils nécessaires à un travail minutieux : équerre, compas, mètre métallique, crayon bien taillé, etc.

sur le bord de la table. Il passait avec succès la première série d'épreuves. Après le café, il avait remercié le commandant, et s'était levé.

– Je vais faire *faire un rond*¹² au Shervoo ; si vous vouliez m'accompagner pour sa première sortie, votre présence me rassurerait.

Ravi d'avoir quelqu'un à qui enseigner des rudiments de navigation, et de faire ainsi montre de ses capacités, Olivier avait accepté. Le temps était clair, la mer belle ; une petite brise promettait de gonfler les voiles sans faire trop giter le bateau « *Un vrai temps de demoiselle !* » Pour l'un et l'autre, cette première sortie s'était avérée plaisante et propice à l'enseignement. Le commandant avait tout de suite ressenti l'authenticité du bateau calme, capable de fureur, et celle du marin placide, capable de ferveur.

¹² *Faire un rond en bateau* : sortir du port pour un petit aller-retour circulaire dans la baie.

Chapitre 2

Un autre bateau du ponton H, l'Incidence, amarré au taquet 27, à deux catways du Fodrêkon en direction du quai. Parmi toutes les coques en plastique ou aluminium, les mâts métalliques ou en fibres de verre, et les voiles en nylon, ce joli canot de cinq mètres cinquante, tout en bois, suscite l'admiration. Le bout-dehors, l'ébauche de mât pour la grand-voile couleur brique, le foc rapiécé grenat, le vernis craquelé, les aussières en chanvre, et les manilles en laiton lui prêtent l'allure d'un vieux gréement. D'ailleurs, bien que sa sortie de chantier date de moins de trente ans, elle fut construite, en dimension réduite, d'après les plans d'un cotre du XIXe siècle. Son roof arrondi surplombe une cabine, où même Kira, sa petite marine¹³, n'a pas sa hauteur sous barrot. Elle semble toujours glisser sur les pontons, les eaux et ses semblables ; fragile et résistante, grave et amusante, insaisissable et intemporelle, elle semble planer hors du champ des mortels. Le petit cotre et sa marine évoquent les choses fortes de la vie, la vérité des paradoxes : l'aventure débridée possible à chaque instant, et la sécurité, la douceur rassurante.

Ce matin, une aussière pendante et une drisse flottante trahissent la contrariété de Kira. Avant de sortir du Fodrêkon, le commandant a revêtu une chemise propre, noué une cravate, et posé sur ses épaules un pull quasiment neuf. Alors qu'il passait devant l'Incidence, Kira l'a invité à monter à bord de son canot, mais sans ralentir le pas, il a fait non avec la tête : « *Pas le temps ! Le maire fait un discours ; il m'a demandé d'y être... à demain, p'tit mousse !* » Dépitée, elle s'est enfermée dans la cabine.

¹³ *Marine* : mot librement détourné pour désigner une femme qui navigue.

Ce lundi, le discours de monsieur le sénateur-maire s'étire en langueur ; lui-même s'ennuie ferme en le découvrant à mesure en direct. Habituellement, la veille, il lit à haute voix les interventions que lui préparent ses collaborateurs. Cette répétition d'acteur lui permet de repérer les mots à phonétique scabreuse, les liaisons dangereuses, les phrases marathoniennes. Bref, s'il n'écrit pas personnellement ses textes, monsieur le sénateur-maire a quand même à cœur de se les ajuster. Il y ajoute ici et là une note personnelle qui flatte l'assemblée, séduit le corps électoral et persuade chaque auditeur que chacune de ses phrases l'honorer et le remercie. C'est son secret, c'est son talent ; c'est la raison de son inamovibilité électorale depuis des lustres. Il a vu passer plusieurs présidents, et vu osciller le Centre de la Gauche à la Droite, tandis que lui reste.

Cette fois, il n'a pas eu le temps de parcourir le discours avant le lever de rideau. La perspective d'un remaniement ministériel imminent l'avait propulsé dans la capitale avec l'espoir d'obtenir le demi-marabout de secrétaire d'État à la mer et aux énergies nouvelles. Mais le naufrage d'un pétrolier a pollué son littoral de galettes de goudron, propulsant à sa place un obscur révisionniste de l'aile gauche des écologistes. Déçu, il a réintégré sa ville quelques heures avant la réception inaugurale du projet portuaire. Tel un comédien devant son public, le vieux politicien renifle son auditoire ; il sent que la platitude technique de son discours commence à lasser même ses auditeurs les plus fidèles ou les plus courtisans. La salle lui échappe. Le brouhaha des murmures s'amplifie peu à peu ; les bruits de pieds, les toux, les claquements agacés des fermoirs de sacs à main témoignent du désintérêt total dans lequel tombent ses phrases. Tout y est, d'ailleurs, pour

susciter l'ennui ; consterné, il s'entend prononcer : « *Aussi, pour éviter que ce port ne s'avère obsolète, mais au contraire devienne une structure pérenne...* » Quel verbiage ! Il va virer son nouvel attaché parlementaire — fils du Grand Maître de la loge maçonnique locale —, auteur de cette prose ampoulée. Or, pour l'heure, la rhétorique façon Sciences Po du fils lui fait perdre plus d'électeurs que ne lui en coûterait l'absence de soutien du père la veille de la future élection.

Les invités commencent à s'organiser en phalanges, et encerclent les buffets disposés à chaque angle de la salle lambrissée. Beaucoup hésitent déjà entre la stratégie de l'attaque frontale et la prise à revers du champagne avec petits fours. Le maire décide alors d'abrégier. Refermant le dossier de ce discours indigne, il rejette en arrière d'un brusque mouvement de tête sa belle crinière cendrée pour conclure : « *Mes amis ! ... Car je m'honore de ce que chacun d'entre vous, ici, est mon ami, laissons les détails techniques. Ils sont certes indispensables, mais l'avenir de notre port, de notre cité et de nos enfants repose sur notre confiance mutuelle sans laquelle je ne serais rien, mais avec laquelle je trouverai l'énergie de continuer à me battre pour chacun et chacune d'entre vous !* » Les applaudissements crépitent pour remercier le sénateur-maire d'avoir écourté sa péroraison, puis toutes les mains se tendent comme on nage la brasse, pour écarter les autres déjà près du buffet.

Au centre de la salle, Olivier Karvalho observe l'assemblée. Il croit voir une foule de naufragés fendant les vagues dans l'espoir d'agripper des bouées de sauvetage. Bouées représentées par des canapés au saumon ou à la crevette pour les plus rapides, à l'œuf ou au saucisson pour les moins chanceux. Pendant la piètre prestation du maire, chaque invité a

fait le tour de l'assistance avec ce mouvement particulier, identique à celui des valseurs, qui consiste à faire décrire aux yeux la circonférence maximale d'observation, avant de tourner la tête, puis recommencer sans en avoir l'air. Chacun apprécie la présence d'invités d'une catégorie sociale qu'il pense être la sienne, et s'étonner de la présence d'autres individus trop visiblement subalternes : « Décidément, en période électorale, le maire donne dans le social ! » Au fond, ils sont contents de retrouver toujours les mêmes éléments, cette forteresse d'idées toutes faites, de jalousies et de calomnies dont chaque pierre gêne l'autre par ses angles tout en étant indispensable à son maintien.

Olivier Karvalho tient un rôle à part dans cette assistance. Responsable de l'Aménagement du territoire pour le secteur pendant de nombreuses années, il a pris sa retraite depuis peu ; cependant, son expérience, sa renommée, son intégrité et sa perspicacité ont fait qu'il reste toujours écouté et influent auprès des décideurs politiques de la région. Petite silhouette de Breton au visage rond couronné de cheveux blancs, solidement ancré au milieu de la salle, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon bleu marine, il observe. Sa tenue vestimentaire contraste avec celle des invités. Alors que les hommes arborent un costume cravate avec, souvent, une décoration à la boutonnière, il a gardé son éternel pull-over de marin. Seule concession à la mondanité du jour, un col de chemise bleu foncé et un embryon de nœud de cravate du même ton émergent au ras de l'encolure du pull-over.

Tous les représentants de la haute fonction publique sont là, en uniforme. Le préfet maritime, le sous-préfet, et les officiers d'un escorte d'escadre qui fait escale dans le port renforcent la solennité de l'événement. Il s'agit de ratifier le projet de nouvelles constructions autour du port, déjà pourvu

de digues, de parkings, et de deux mille emplacements de bateaux, pour en faire une sorte de marina. Les dirigeants des plus importantes sociétés de travaux publics sont présents, essayant de repérer l'éminence grise qui soufflerait au maire le nom de l'heureux élu. Olivier Karvalho, concepteur des pontons flottants du premier port, le bassin Vauban, se retrouve très vite entouré ! Avec ce flair qui alerte de loin les requins de la présence d'une proie, les concurrents ont vite compris que son influence sera déterminante.

L'un d'eux se distingue par sa haute stature, ses épaules carrées, ses cheveux blonds, et l'impeccable complet gris à fines rayures ivoire soulignant sa silhouette et son teint bronzé. Directeur d'une importante société de travaux publics, Jean-Georges doit cette silhouette à deux parcours de golf hebdomadaires et un régime strict « légumes vapeur, céréales et yaourts de soja ». C'est l'assurance d'un avenir tranquille assuré par la fortune de sa femme qui lui donne son aisance. Son sourire, figé et normalisé par trois années passées à l'École de hautes études commerciales, masque son amertume de n'être que le Second de cette société.

Il assiste à l'évènement parce que son président, juste avant de partir faire de la voile aux îles Marquises, l'a convoqué. *« Le nouveau projet du port des Sablons représente la première opportunité que nous avons de construire une marina. Si nous emportons le marché, cette réalisation sera notre plus belle vitrine... Je crois savoir que votre dame a des attaches dans cette région ? Tant mieux, ça vous aidera. Vous devez réussir ! »* Jean-Georges a dû renoncer à partir dans la propriété corrézienne de sa belle-famille où il aime se réfugier, pour se rendre à cette réception. Il sait qu'à quarante-cinq ans, pris en sandwich entre un président inamovible et trois jeunes

loups qui louchent sur son bureau, il lui faut réussir s'il ne veut pas se retrouver dans un placard.

Frappé par la mollesse de la voix et de la poignée de main de l'élégant bipède, Olivier Karvalho se dit que : « *Ce gars-là n'est pas ce qu'il a l'air d'être ; c'est un aigri, un soumis. Enfin ! Tout le monde ne peut pas être une locomotive ; il faut des premiers et des suivants, sinon la vie serait encore moins consommable.* » Jean-Georges use d'abord de ses armes habituelles ; or, tandis qu'il complimente l'ingénieur Karvalho sur la réalisation du premier port, sur sa carrière, il sent ses phrases se briser sur l'étrave de ce petit homme aussi vainement que les vagues sur l'arête d'un rocher. Il commence à désespérer lorsque sa femme, le devinant embarrassé, revient vers lui. Grande, chevelure flamboyante, poitrine avantageuse, taille serrée dans un tailleur Lacroix, jambes racées, chevilles nerveuses, pieds cambrés par de fins escarpins, la femme de Jean-Georges possède de quoi faire bégayer les hommes et se persifler les femmes. Elle minaude en lui prenant le bras : « *Chéri, tu ne me présentes pas l'homme-clé de cette sauterie ?* » Le commandant reste interloqué.

Oser à voix haute qualifier de sauterie la réception du sénateur-maire a fait se retourner un certain nombre de notables offusqués, mais le désigner, lui, en tant que l'homme-clé le flatte. Il note le profil altier auquel un nez un peu proéminent et un menton un peu saillant donnent une expression volontaire et insolente sans en altérer le charme.

Lui, habitué à des conquêtes plus simples, plus enrobées, plus douces, s'interroge : « *Comment peut-on faire l'amour à une telle femme ?* » Elle évoque pour lui un de ces voiliers fringants difficiles à barrer, dont la ligne et la voilure sont pourtant le rêve de tout plaisancier. De son côté, Marie-Cécile plonge son regard dans les yeux bleus du commandant. Ce

qu'elle y voit de détermination, de candeur, d'intelligence et d'humour lui fait songer : « *Voici un homme incorruptible qui ne doit jamais courber l'échine !* »

Elle, habituée à son milieu parisien où tout s'achète et s'échange au fil des modes et des intérêts, elle semble d'emblée intriguée, peut-être même un peu séduite.

Olivier Karvalho, lui, croit percevoir une sorte de quête dans cette voix sonore un peu trop enjouée ; il lit de l'amertume dans le pli du sourire et un voile de tristesse au fond des yeux marron. Le vieux maquignon de la séduction songe que « *cette jument a besoin d'un dresseur !* » Dès lors, il considère le mari avec moins d'hostilité : « *Avec tout ce bruit, c'est difficile de discuter ici, mais si vous voulez venir tous les deux prendre un verre demain sur mon bateau... Il s'appelle Fodrêkon, emplacement 33 du ponton H... midi, ça vous ira ?* »

Chapitre 3

Un peu avant 8 heures ce mardi, Ghislain Cédrat a fait passer le seuil au Shervoo pour un tour en mer. Arrivé peu après sur le quai, Olivier Karvalho a vu immédiatement l'emplacement vide du Shervoo, ce qu'il l'a d'autant plus irrité qu'il a plusieurs fois exposé à Ghislain le danger de partir seul au large sans en avertir personne. Il est donc au bord d'une vraie colère, sa réponse en facteur commun devant tout ce qui le déçoit, le chagrine, lui fait peur ou le bouleverse.

Un dérivatif salvateur surgit par hasard sous forme d'une houle provoquée par le moteur d'un bateau quittant le ponton, secouant le Fodrêkon juste assez pour que des « petits bruits » au fond de ses coffres agacent son marin. Et avec beaucoup d'à-propos, le même hasard — une fois lancé... — fait tomber de l'équipet bâbord un vieux livre très abîmé : « Maman les petits bateaux ». La perspective de relire quelques pages de Frédéric Dard¹⁴ l'apaise ; maintenant, il rit tout seul dans la cabine.

Tous ici s'en réjouissent et s'en inquiètent : quand il rit aux éclats, il couine, se secoue, se tortille, et gémit. Chaque fois, il se fait mal à cause d'une bizarrerie anatomique : plutôt haut sur pattes, il aurait pu être grand s'il n'avait pas le tronc si court ; dès qu'il s'assoit, ses hanches lui remontent sous les bras ; au moindre faux mouvement, au plus petit fou rire, ses côtes flottantes se bloquent dans ses anses iliaques — il dit lui-même avoir « les ilions axillaires » —, une salve de jurons fuse par le capot : « *Aïe ! Nom de Dieu... Oh ! La vacherie !* » Aussitôt surgissent des faces inquiètes au-dessus des cabines tout autour de nous :

¹⁴ *Frédéric Charles Antoine DARD* (1921-2000) : écrivain français, auteur des truculentes « Aventures du commissaire San Antonio ».

– Rien de cassé, commandant ?

– Eh ! du Fodrêkon ! ... Besoin d'un coup de main ?

– Rien de cassé ?

Hilare et grimaçant, il se redresse en faisant *Non* avec ses bras.

– Qu'est-ce que vous dites ? On ne vous entend pas !

Dans l'effort qu'il fait en repoussant le capot ses côtes retrouvent leur place, et lui sa voix :

– Non, tout va bien, merci ! C'est à cause d'un *San Antonio* que je suis en train de...

– Ah bon !

La suite n'intéresse personne. D'un même air entendu, toutes les têtes disparaissent chacune dans sa cabine. Frédéric Dard, pensez...

Le commandant se rassoit et poursuit sa lecture. Ayant séjourné longtemps à bord du bateau, ce bouquin a beaucoup souffert : la pluie, le vent, le sel et la négligence en ont solidarisé plusieurs pages. Il faut une bonne mémoire, et de la persévérance pour suivre sans s'y perdre les pérégrinations du fringant commissaire et de son co-équipier, l'infâme Bérurier. Page 143, Béro, reconnaissant, veut décrire à San A. les charmes d'une Pamela que le héros n'avait pas eu le temps de conclure : « ... *se l'embourber, c'est comme tu t'enquillerais le polichinelle dans une essoreuse. Tu te demandes comment ça va s'arrêter, si elle te laminera pas le...* » Et de là, on saute, si l'on ose, quatre feuilles pour faire la culbute — osons encore — sur la page 154 : « ... *dur soleil de l'été méditerranéen...* », et rien à faire pour décoller ces six feuillets. Par chance, en plus de l'école des Ponts et Chaussées, Olivier Karvalho a fait ses humanités à l'université du patois, du grivois, du rustique, et de la contrepèterie ; il comble donc

sans peine les pages perdues dans lesquelles San A. comble, sans peine non plus, quelques femmes éperdues.

Absorbé dans sa lecture, il ne réalise pas que dehors, les verres tintent les uns contre les autres, qu'il est presque midi, et que le Shervoo n'est pas encore rentré.

Il ne remarque pas non plus la grosse berline qui vient de s'arrêter sur le quai ; le conducteur qui en sort s'apprête à refermer la portière, quand il remarque que sa femme reste assise, et qu'elle ne manifeste pas la moindre velléité de quitter l'habitacle. Ils ont rendez-vous à bord du Fodrêkon, et elle ne bouge pas. Il n'a jamais rien compris aux femmes ni surtout à la sienne. Sa bonne volonté de mari amoureux, soumis aux caprices d'une insatisfaite, reste vaine face à l'illogisme, la mauvaise foi, le plaisir qu'elle éprouve à n'être jamais celle qu'il aimerait qu'elle soit.

– Chérie ! (Dans les couples mariés pour des raisons logistiques, l'autre est toujours nommé chéri.) Dépêche-toi, il avait dit midi... Je ne veux pas faire attendre monsieur Karvalho.

– Tu n'avais qu'à me laisser prendre mes tennis à l'avant au lieu de les ranger Dieu sait où dans le coffre. Et nous ne sommes pas en retard ; il est midi moins deux.

– Nous ne le sommes pas, mais nous le serons bientôt parce que je ne sais pas où se trouve son bateau... Veux-tu bien sortir de la voiture ?

– Tu n'imagines pas que je vais descendre cette passerelle en talons !

– Certainement non, chérie, mais tu pourrais venir pieds nus ; habituellement, tu adores ça.

– D'abord, ne m'appelle pas chérie ; ensuite, hors de question que je sorte pieds nus, avec ce vernis mauve qui ne va pas du tout avec le rouge de ma marinière. Oh ! Et puis tu n'as qu'à

trouver mes tennis si tu ne veux pas attendre que je passe une couche de rouge. Ou vas-y sans moi... Et commence donc par faire partir ce maudit oiseau qui n'arrête pas de me fixer ! L'homme se sent las, très las. Regardant le goéland posé sur le capot de la voiture, il n'a pas le courage de le chasser de là. Il n'a jamais voulu saisir la perche du conflit qu'elle lui tend depuis leurs fiançailles. S'il fuit l'affrontement verbal, c'est que la lutte serait inégale entre sa verve caustique à elle, et sa terreur muette à lui, de perdre sa botte secrète, son joker. Aujourd'hui, justement, il a besoin d'elle et elle en profite.

Hier, il a compris que l'intérêt porté à son curriculum vitæ par Olivier Karvalho après le discours du maire était surtout nourri des charmes de sa femme. Jaloux ? Peut-être. Lucide surtout. Il doit conserver sa position — sang-froid et tête haute — donc au lieu de répondre, il soulève le capot du coffre, où se trouvent les chaussures de tennis qu'elle y avait dissimulées avant de partir. Sur la tablette ouverte de la boîte à gants, elle a disposé son petit nécessaire pour le maquillage des ongles. Elle secoue le flacon de vernis rouge avec toute la violence que cette courtoisie falote lui inspire ; le goéland n'a pas bronché.

– Tiens, ma ché... Marie-Cécile, voilà tes tennis ; ils étaient coincés sous le sac beige.

Sans le remercier, Marie-Cécile retire un à un les coussinets de mousse rose qui séparent ses doigts de pied, les range soigneusement dans une pochette — rose aussi — avant de glisser celle-ci dans une pochette plus grande. Devant cette manœuvre gigogne, l'homme s'impatiente silencieusement, mais elle s'en rend compte « *S'il pouvait, rien qu'une fois, exploser, se lâcher, m'engueuler pour de bon, me battre pourquoi pas...* » Tranquille, elle referme la glissière pour la remettre dans la boîte à gants. Enfin, elle s'empare de la paire

de tennis qu'il lui tend en vain depuis deux minutes, dénoue les lacets, y glisse ses pieds et renoue les lacets avec une lenteur parfaitement étudiée.

– Ne le ferais-tu pas un peu exprès pour me taquiner ?

Ah ! Cette voix maîtrisée, ces phrases de bien élevé... Évidemment oui, elle le fait exprès.

Elle sait que ce rendez-vous compte beaucoup pour l'avenir professionnel de son mari. La société de travaux publics dont il dirige le bureau parisien a besoin de ce chantier portuaire. L'invitation à bord de son bateau représente une chance inespérée ; quatre autres concurrents ont répondu à l'appel d'offres lancé par l'Équipement maritime, et à l'évidence, ce monsieur Karvalho interviendra dans le choix final. Elle sait tout cela et elle s'en moque.

Désenchantée par les aventures sensuelles en « classe touriste », elle avait accepté d'épouser ce garçon « classe affaires » qui sentait l'after-shave de grand parfumeur, ne perdait pas de pellicules sur ses vêtements, ne suait pas sous les bras. Elle savait qu'il ne la tromperait que pour être bien noté pendant les séminaires, ou pour se croire unique quelques heures, reflété entre deux rangées de cils d'une quelconque stagiaire. Elle savait qu'en plus, cet hypocondriaque userait de capotes — matelassées au besoin —, qu'il ne lui rapporterait ni enfant ni MST. Elle avait eu envie d'un peu de sécurité affective et sociale. Elle n'est pas éprise de ce mari, certes confortable et gentil, mais qui n'a pas la carrure mentale que ses épaules supposent ?

Sans aller jusqu'à les haïr, elle méprise son mètre quatre-vingt-cinq, ses soixante-douze kilos vérifiés chaque matin sur la balance électronique, son allure irréprochable de play-boy chic aux cheveux juste assez longs pour la touche sauvage. Elle n'éprouve qu'indifférence pour l'école de commerce qui

l'a formaté, les PEL, et les SICAV dont il la gratifie. Elle méprise sa demi-bouteille au restaurant, ses capsules bonne mine, ses gélules anti alopecie, ses yaourts de soja sans sucre, ses intolérances au fromage, aux crustacés, aux charcuteries, aux vins, à tout ce qui régale. Et son intelligence scolaire ne l'excite pas : « *Je suis prête. Viens, je t'attends ! Quand même, il se décide à partir, ce vieux machin déplumé !* »

L'homme suit du regard l'envol de l'oiseau avec un peu d'envie, car lui-même ne s'envolera jamais. Mariés depuis trop longtemps, si bien sapés qu'on se croirait dimanche alors que c'est mardi. Lui a dû se faire amidonner et repasser en même temps que sa chemise, tandis qu'elle étrenne la tenue de yachting achetée pour l'occasion. Ils abordent la descente de passerelle à la façon de deux échassiers sur un champ de mines. Si le dieu des bateaux et des marins existe, ces mannequins vont glisser jusqu'au ponton... ce dieu doit être sourd, puisqu'ils atteignent sans dommage le ponton F, celui des « m'as-tu-vu ? » Les navires dont on se demande s'ils n'auraient pas une semelle en béton à la place de la quille, vu qu'ils ne passent jamais le seuil.

Après avoir arpenté ledit ponton sans trouver ce qu'ils cherchent, ils demi-tournent pour reprendre la passerelle qui mène au ponton H. Ils doivent faire erreur parce que ceux d'ici sont plus rustiques que les adeptes de la panoplie du parfait *yaquemane*, ainsi que l'écrivait Jacques Perret dans « Rôle de Plaisance¹⁵ ». Que cherchent-ils ?

– Chérie, regarde, c'est ici ! Sur la bouée, c'est écrit *Fodrêkon*, le nom que monsieur Karvalho avait dit.

¹⁵ *Jacques Perret* (1901-1992) écrivain, professeur, journaliste, aventurier français. Auteur, entre autres, du roman de mer « *Rôle de plaisance* ». Première parution : Gallimard Collection Blanche en 1957.

Ils avancent prudemment sur le catway et frappent au hublot. Le commandant bondit dans le cockpit, prêt à jeter dehors les indésirables, mais son front se déplisse aussitôt.

– Tiens ! Quelle bonne idée ! Pardon ? Non, non, je n’avais pas oublié ; je m’apprêtais justement à sortir la bouteille. Mais ne restez pas sur le catway, montez à bord !

Maudit menteur. Il les avait invités pour les impressionner en leur montrant son refuge, son île au trésor, son chef d’œuvre : le Fodrêkon. Face à ceux qui ont « réussi » et qui s’en vantent, son besoin de leur clouer le bec le pousse d’abord à des excès de civilités, puis au regret, jusqu’à souhaiter qu’eux n’y pensent plus. Contrarié de s’être laissé piéger, il ne gardera pas longtemps ces deux-là à bord.

Quoique... La femme, pour enjamber le bastingage, vient d’ouvrir assez haut sa jupe blanche sur un bronzage sans doute artificiel, mais bien gracieux tout de même. La mâchoire inférieure du commandant en tombe de saisissement. Une fois redressée dans le cockpit, la jupe s’est refermée plus vite que la bouche d’Olivier, qui se ressaisit pour saluer le mari. Face à ce bel homme, il pense *bellâtre*. Au bout de ses manches pendent deux mains trop blanches, trop douces, trop lisses avec des doigts coniques, de ces mains bien soignées que l’on devine rompues aux arts de l’inutile ; mains molles surtout, car le commandant grimace autant que s’il attrapait une méduse. Les jointures de la susdite blanchissent dans l’étai des phalanges, façon pince de homard, qu’il resserre exprès. Il a en horreur les mains fuyantes, se méfie des hommes beaux et déteste les petits patrons de haute stature, ces chanceux insolents qui peuvent, précisément, s’habiller en taille « grand patron » ; alors, quand il croise un grand petit patron à belle gueule et mains molles, il s’arrange pour le mettre en difficulté. Autrefois complexé par sa petite taille, il

a négocié ce handicap en affirmant : « *Un vrai Breton doit être pourvu d'un poumon, d'une branchie, et ne doit pas dépasser 1,65 m pour résister au vent du large.* »

– Posez-vous là ; il fait beau, on sera aussi bien dehors pour l'apéritif.

Après avoir broyé la dextre manucurée que l'autre lui tendait, il l'invite à s'asseoir sur le coffre arrière, sans remonter la barre ni les gilets de sauvetage qu'il a sortis ce matin. Autant dire que le bipède d'Île-de-France doit s'en tenir à une respiration minimale.

– Avec plaisir, monsieur Karvalho... Tu n'auras pas froid, ma ché... Marie-Cécile ?

Sa voix de fausset grimpe dans les haubans, telle une couleuvre enfilée dans un bas de nylon tricoté à l'envers. Et puis ce prénom... Marie-Cécile ! Déjà, c'est sucré, mais prononcé par lui, ça devient dégoûtant ; on dirait qu'il le suce.

– Vous avez raison ; il fait très bon, et je suis bien couverte.

Ou cette femme est torride ou elle est inconsciente. L'audacieux couturier qui a créé sa tenue ignore tout du printemps breton. Ses vêtements ont beau afficher les couleurs de la Marine royale, ils ne lui seront d'aucun secours si le nordé se lève. Cela dit, elle ne semble pas craindre grand-chose. La gîte qu'elle a infligée en se hissant à bord révèle une fausse mince ; elle a beau rentrer le ventre, elle ne peut comprimer les défenses qui dilatent joyeusement les rayures rouges et blanches de son tricot ; sa ligne de flottaison, c'est de la calligraphie avec beaucoup de pleins, peu de déliés. Elle croise, décroise et recroise ses jambes en face du commandant que ce jeu de quilles fascine ; si elle continue, il va finir par attraper le mal de mer, d'autant qu'à chaque changement, le pied qui se trouve au sol se met en rotation. Olivier pense que, « *armée de talons aiguilles, cette Marie-Cécile crèverait le*

cockpit du Fodrêkon, elle aussi ! » En effet, elle n'était pas la première...

Bérangère avait trente-six ans quand elle avait commencé à terminer les lattes du Fodrêkon, et trente-neuf quand son talon droit est passé à travers. D'une femme, Olivier peut tout accepter, pourvu qu'elle soit dotée des biens les plus précieux : les seins et la jeunesse.

Le dernier jour de sa quarantième année, il a décidé d'immobiliser le temps ; il a refusé de célébrer l'événement funeste qui allait le faire basculer dans une terrifiante dizaine supplémentaire. Il aurait désormais quarante ans pour toujours. Depuis, il s'obstine à matérialiser la sauvegarde de sa jouvence en ayant des maîtresses de moins de trente-neuf ans, et en leur interdisant tacitement d'en avoir plus. Juste après le rituel du gâteau hérissé des trois grandes bougies et des neuf lumignons, il les quitte en urgence. Aux plus de quarante ans qui veulent monter à bord, il impose qu'elles portent des souliers plats à semelles en caoutchouc. Et des pauvres malchanceuses qui avouent le demi-siècle, il exige qu'elles soient, en plus d'être bien chaussées, intelligentes et drôles.

Non seulement Marie-Cécile les flambe, ses quatre cierges grands modèles, mais elle les consume ; or, pour la première fois, le commandant s'en moque. Celle-ci, sans conteste, a plus de classe que les autres ; d'abord, elle a pris soin de se chausser « yachting ». De plus, la coquine connaît le mode d'emploi du mâle ; quand il parle, elle renverse son cou en arrière pour glousser. Tout à l'heure, elle rechignait à suivre son mari, mais à présent, elle semble ravie d'être ici.

Cependant qu'elle s'offre virtuellement au marin, Jean-Georges suçote le bord de son verre ; on dirait qu'il le tète.

Pas fini, ce garçon, il lui manque des heures de cuisson. Il ne doit pas souvent boire d'alcool. Il a d'abord demandé un jus de fruits, mais l'expression inquiète d'Olivier l'en a immédiatement dissuadé. Il rit maintenant en arrière-plan des bons mots échangés, avec un peu de retard. Il faut dire que le commandant en rajoute dans le goguenard ; il provoque le dandy à la façon du Capitaine Haddock en face d'une drag-queen, mais ledit dandy n'a pas le sens de la réplique. Le moyen d'interrompre ce brillant orateur ?

Parfaitement conscient de son impolitesse, grandement encouragé par le regard avide de Marie-Cécile, son monologue devient un chef-d'œuvre baroque. Jean-Georges, sans rien saisir des nuances du discours, s'esclaffe plus qu'il ne faut ; or, si l'hilarité stimule généreusement la testostérone du commandant, l'expectoration aigrette et falote du mari lui irrite dangereusement les capsules surrénales. Il l'abreuve de whisky pour le faire taire, parce que Jean-Georges veut s'exprimer, briller ; c'est qu'il est quand même là pour placer sa camelote ! Alors, entre deux virgules du discours Karvalhesque, il tente d'insinuer quelques interjections spirituelles, façon « grande école », puis spiritueuses, façon langue lourde d'alcool. Le vocabulaire ampoulé de l'encombrant mari a sur le commandant le désastreux effet d'un plat de fraises à la crème sur un urticarien hyperlipidieux. Ses cuisses de sportif rongeur de céréales sans sucre, amateur de yaourts sans lait, son teint de buveur de café sans caféine, de bière bio, et de tilleul sans menthe insultent le coffre arrière du Fodrêkon. En plus, à la façon dont il serre des fesses depuis qu'il s'est assis, on peut se demander s'il n'abuse pas des pruneaux ; à moins que ce soit pour épargner le tire-ligné du pli de son pantalon. Bref, il ne fait pas le poids.

En trois pirouettes verbales et deux whiskies de mieux, Olivier Karvalho évince l'entrepreneur en mal de marchés portuaires, pour ouvrir à sa dame un espace oratoire qu'elle occupe derechef. Loin de s'en offusquer, pensant avoir en main les rênes de cet équipage, le mari arbore un sourire entendu. Il fond de reconnaissance envers l'épouse prodigue qui se donne tout ce mal pour envoûter « le vieux » à seule fin — il y croit ! — d'obtenir la promesse du contrat espéré. Il se mire dans elle façon chat famélique dans l'andouille suspendue à l'étal d'une charcuterie. L'imbécile ! Complices, ils pouvaient l'être avant de monter à bord. Malgré leur dispute, ils faisaient bien la paire, et l'âge du capitaine tenait une bonne place dans leurs calculs : la soixantaine tassée et bourrue de l'ingénieur ne résisterait pas à la fausse trentaine argumentée de Marie-Cécile. C'était sans compter avec son charisme ; la séduction, chez lui, c'est bien plus qu'un talent, c'est un besoin vital, une fonction naturelle.

Le couple prend congé sans que le play-boy ait obtenu la moindre promesse de contrat. Toutefois, le commandant les convie à une sortie en mer, avec pique-nique à bord.

– Avec plaisir ! Samedi ou dimanche ?

– Ni l'un ni l'autre, désolé, la marée ne sera favorable que jusqu'à vendredi... ça ne vous gêne pas, j'espère.

Étant de ceux qui trompent leur sentiment d'impuissance avec d'illusoires contraintes professionnelles, l'empesé ne pourra pas se libérer après s'être gargarisé d'un « planning surbooké ». Pris à son propre piège, Jean-Georges se dépîte, puis vite se ressaisit en songeant que sans lui, Marie-Cécile roulera mieux le vieux dans sa poudre de riz.

– Mes obligations ne me permettent pas d'accepter votre sympathique invitation, croyez que je le regrette, d'autant que j'adore naviguer. Mais peut-être ma femme pourrait-elle... ?

Marie-Cécile minauda, soucieuse de ne pas laisser deviner le trouble qu'elle ressent.

– Oh ! Voyons, tu n'y penses pas sérieusement. Tu auras sans doute besoin de moi... Non ? Alors j'accepte avec joie, Olivier... Ça ne vous ennuie pas que je vous appelle Olivier.

– Mais pas du tout !

Olivier sort de sa poche arrière l'annuaire des marées et pointe le doigt sur une ligne minuscule pleine de chiffres et de lettres.

– Disons jeudi, une heure moins le quart, je me ferai un plaisir de vous...

Au moment de redescendre sur le catway, tous trois se prennent les mots dans leurs formules polies, et les pieds dans les aussières. Il faut dire que si le dandy est fin saoul, les deux autres ne valent guère mieux, sauf que ce n'est pas à cause du whisky. Chacun se félicite d'y trouver un complice pour duper le troisième. Jean-Georges se frotte les mains du brin de cour que l'ingénieur décideur a fait à sa femme. Il ne se doute pas que dans un proche avenir, l'ancre brodée qui orne sa casquette flottera entre ses cornes à la manière d'un slip sur fil à linge. Le commandant exulte, envoûté par les charmes de cette femme exaltée, et assuré de n'avoir pas à pistonner le mari pour séduire la susdite. C'est d'une démarche plus légère qu'elle emprunte le ponton, confortée sur l'impact de son pouvoir femelle, et contente de l'évasion promise par cet homme hors norme.